MAGALI ROBERT

MA TANTE SUZANNE RENAUD



Puis-je dire que j'ai connu ma tante ? Mes souvenirs remontent à l'époque qui a suivi son mariage en 1926 avec Bohuslav Reynek, lorsqu'elle passait les hivers à Grenoble avec mari et enfants. Je suis née en 1929 et n'ai pu avoir de souvenirs suffisamment marquants avant l'âge de quatre ou cinq ans. Donc à partir de 1933 au plus tôt. Les Reynek s'étant installés définitivement en Tchécoslovaquie en 1936, je n'ai eu que trois hivers pour la connaître, et c'est bien peu. De toute façon ce sont des souvenirs de petite fille : j'aimais bien ma « tante Zozotte », mais j'étais évidemment incapable à cet âge de comprendre vraiment sa personnalité.

Le temps de l'enfance s'écoulant plus lentement, cette brève période m'a paru plus longue qu'elle ne l'a été. On se voyait beaucoup car nous habitions le même immeuble au 9 rue Lesdiguières : les Reynek au deuxième étage et mes parents au troisième. Mes cousins et moi passions d'un appartement à l'autre et bien sûr ce qui m'intéressait le plus c'était de jouer avec eux. Nous avions le même âge : Daniel, dit Loulou, était de 1928 et Michel, dit Mimi, de 1929. On dépoussiérait à fond le dessous des lits parentaux, surtout celui des Reynek qui était haut sur pieds ce qui en faisait une cabane parfaite, quoiqu'un peu basse de plafond ! Michel m'a dit, bien plus tard, qu'il avait gardé un souvenir marquant de l'escalier intérieur de notre appartement qui accédait à la chambre de bonne installée dans les combles. Il en était fasciné : une montée dans l'inconnu !

Michel et moi avions autant d'imagination l'un que l'autre et nous nous livrions à des compétitions de dessins, parfois au sujet d'évènements de l'actualité dont l'écho nous parvenait. Une tentative d'ascension de l'Everest nous avait particulièrement frappés et nous avions entrepris de l'illustrer, ajoutant à tour de rôle un détail surréaliste : un tigre sautant pour atteindre le sommet, des anges voletant au milieu d'avions ! C'est sans doute ce jour-là que Daniel, fort de sa supériorité d'aîné, est allé se réfugier dans la chambre où ma sœur faisait ses devoirs : « Ils sont bêtes ! »

Noël était une période particulièrement faste. Nous avions droit, par mon père, à un sapin de belle taille apporté du Sautet. Dans notre crèche, les premiers santons provençaux apparus à Grenoble : Maman, qui n'appréciait pas les fades figurines d'alors, s'était jetée dessus ! Nos mères nous emmenaient faire la tournée des crèches dans les églises de Grenoble. Celle de Saint-André était – le mot n'est pas trop fort – « magique », car animée. Je ne sais quel mécanisme astucieux pour l'époque la mettait en mouvement. Une année on a vu défiler le cortège des Rois mages. Une autre année les bergers passaient devant l'Enfant Jésus, s'y arrêtaient, et l'Enfant se soulevait de sa crèche pour les bénir, et le tout accompagné de musique. Mes cousins et moi étions en extase. Hélas, c'était des moments qui duraient peu. Pour jouir du spectacle il fallait bien sûr verser son obole dans le tronc prévu à cet effet, d'autant plus que ces malins avaient installé la crèche dans la chapelle la plus sombre de l'église. Les porte-monnaie de nos mères une fois délestés de leurs petites pièces, nous attendions d'autres amateurs qui, heureusement, ne tardaient guère. Et pendant ce temps Maman et sa sœur bavardaient en toute tranquillité !

Plus tard Michel m'a avoué que son père avait trouvé cette crèche ridicule. Devant cette énormité je n'ai pu retenir ce cri du cœur : « Il n'y connaît rien, ton père ! » Michel a paru soulagé par ma réaction. À l'époque il avait dû être tiraillé entre son admiration et l'opinion de son père, et se sentir légèrement coupable. Bien sûr Bohuslav Reynek avait raison, mais il jugeait en adulte et nous en enfants. L'animation donne de la vie et ces petits personnages nous transportaient à Bethléem, défilant avec les Rois mages et devant l'Enfant Jésus.


De droite à gauche, Daniel, Michel et moi

Ce hiatus entre le goût des adultes et celui des enfants je l'ai ressenti un jour avec ma mère. Devant la vitrine d'une papeterie, j'étais tombée en extase à la vue d'une carte postale, écœurante de fadeur, représentant une petite fille avec une corbeille de fleurs. J'ai bien vu la réticence manifeste de Maman et son hésitation à ma demande de me l'offrir, ce qu'elle fit cependant. Elle devait compter sur le temps pour former mon goût, en quoi elle n'avait pas tort. D'ailleurs à la même époque j'adorais les illustrations des « Albums du Père Castor » qui étaient d'une tout autre qualité ! J'avais copié une de ces images représentant une petite souris pour illustrer le charmant poème de Suzanne : « Chanson de souris ». J'ai donc été tôt l'illustratrice de ma tante !

Pendant ces hivers Suzanne et sa sœur étaient très proches, sortant ensemble, se rencontrant chez l'une ou chez l'autre. Maman, bonne cuisinière, faisait des petits gâteaux pour accompagner le thé qu'elles buvaient ensemble. Suzanne semblait en avoir gardé un souvenir ému : « Tes délicieux thés… » Pour m'aérer ma mère m'emmenait au « Jardin des plantes », et sur le chemin on passait devant une boutique d'objets divers. Un jour Maman resta en admiration devant une très jolie bonbonnière en céramique représentant un artichaut au naturel. Un beau travail artisanal. Mais quelques jours après, l'artichaut ayant trouvé acheteur, il avait disparu de la vitrine. Maman, désappointée, regretta de ne pas avoir devancé l'heureux mortel. Quelques jours passèrent encore et ce fut l'anniversaire de Maman. Ma tante arriva chez nous précédée de ses fils : Michel avec un sac de chocolat et Daniel tenant en mains… « L'ARTICHAUT !!! ». J'entends encore l'exclamation de ma mère et je revois son visage ravi. Comment ma tante avait-elle fait ce choix ? Avais-je sans m'en rendre compte vendu la mèche à mes cousins ? Je n'en ai pas le souvenir et préfère penser que c'était son intuition et sa vive affection pour sa sœur qui l'avaient guidée.


Suzanne Renaud dans notre appartement

Mon oncle Reynek était pour moi une présence généralement silencieuse et assez impressionnante. D'ailleurs mon père m'impressionnait également, ce n'était pas l'époque où les pères se mêlaient beaucoup à la vie des jeunes enfants. Pourtant Bohuslav Reynek faisait exception en promenant ses fils, mais, mal à l'aise dans les quartiers bourgeois de Grenoble, il les emmenait dans les quartiers de la rive droite de l'Isère, bien que sa femme fût un peu réticente. Moi je n'étais pas de la partie, ces quartiers, habités par des émigrés italiens, avaient la réputation d'être mal famés. Ma bileuse mère n'y voyait pas un danger, mais en redoutait la saleté : les microbes n'auraient d'autre empressement que de se jeter sur ma précieuse personne ! Ça ne l'empêchait pas, quand il lui arrivait de s'y rendre, d'admirer les *bambini* semblables aux angelots de la peinture italienne. Crasse en plus !

La fin de l'hiver amenait de la tension dans la famille : Reynek, qui en dehors de Petrkov était comme un poisson hors de l'eau, désirait partir au plus tôt quand Suzanne voulait prolonger le séjour. D'après Maman : « Bohuslav faisait une tête de rat empoisonné et ma sœur de gitane en délire » ! Mes cousins, du parti de leur père – ces sans cœur – rayonnaient à la perspective de retrouver leur jardin tandis que moi je me lamentais !

En 1936 je me suis lamentée encore plus car cette fois c'était le départ définitif. Finis les hivers à Grenoble, le père de Bohuslav était mort et il fallait que le fils prenne la suite pour diriger la propriété. (Entre nous un rôle qui ne lui allait guère !) Sans mes compagnons de jeux je me suis sentie très solitaire, je n'avais guère de petits camarades et, à cause de notre différence d'âge, Suzon était pour moi presque une adulte. En 1937 un projet m'avait redonné de l'espoir : il était question d'aller en voiture à Petrkov, mes parents, Suzon et moi. J'étais très excitée, non seulement à l'idée de revoir les Reynek, mais un tel voyage en Tchécoslovaquie c'était vraiment l'aventure… Hélas, il ne s'est pas réalisé. Une lettre que Maman avait adressée à sa sœur au sujet de ce voyage – et retrouvée récemment dans le grenier de Petrkov – m'en a donné la raison : il fallait pour nous quatre et la voiture pas moins de neuf pièces administratives ; avec en plus une assurance spéciale pour la voiture et un permis de conduire international pour Papa. Pas facile de voyager à cette époque ! Je comprends que mes parents aient dû renoncer, mais je fus terriblement déçue.

En septembre 1938, les accords de Munich, en août 1939 la déclaration de guerre. Entre la France et la Tchécoslovaquie ce fut la coupure totale : il n'était même plus possible de correspondre, la censure étant implacable. En 1941, par l'intermédiaire d'un collègue suisse de mon père, nous avions pu obtenir quelques vagues nouvelles. De Suisse, pays neutre, ce collègue avait écrit aux Reynek comme s'il était un ami, et en parlant de nous comme d'une famille « suisse » de sa connaissance, connue également des Reynek : « Vous souvenez-vous de la famille Robert ? ». Il donnait de nos nouvelles et demandait des leurs. Bohuslav, entrant dans le jeu, lui avait répondu sur le même ton et nous avions pu savoir qu'ils étaient en bonne santé et toujours à Petrkov. Papa, qui pour son travail avait la possibilité de se rendre en Suisse, avait pu y répondre de là-bas… en prenant bien garde de ne pas laisser deviner sa nationalité !

En mars 1947 a commencé la correspondance entre Suzanne Renaud et ma sœur Suzon. Contact rétabli et, dans les années qui suivirent, ces précieuses lettres permirent de créer de nouveau un lien. 1947 fut une période d'accalmie, et ma tante avait pu obtenir un visa pour venir en France. Elle y a passé une quinzaine de jours en août, partagée entre ses amis de Grenoble et sa famille, c'est-à-dire mes parents et moi installés à Lyon depuis 1937. Suzon, mariée et vivant à Chalon-sur-Saône, n'avait pu la rencontrer à son grand regret. Elle ne l'a donc jamais revue.



Michel et Daniel vers 1950

J'avais dix-huit ans alors et n'étais plus une petite fille. Et c'est pendant ces quelques jours que j'ai vraiment découvert ma tante et la richesse de sa personnalité. On lui avait laissé ma

chambre, et ma mère, contente de la chouchouter, lui apportait le petit déjeuner. Nous restions assises à côté de son lit à goûter le plaisir de sa conversation, de son humour. Sa façon de manier le langage m'émerveillait. L'après-midi, on se baladait dans Lyon, la ville de son enfance qu'elle était curieuse de revoir. On faisait aussi des courses : à Grenoble elle avait pu toucher une petite somme d'argent, provenant des loyers de ses biens rue Lesdiguières. Elle la dépensait pour quelques achats : des petits cadeaux pour ses amis et surtout des disques pour ses fils. Maman l'avait conduite chez sa modiste et lui avait offert un chapeau : une élégante capeline de crin noir. « Je vais introduire la mode de France en Tchécoslovaquie », nous a dit ma tante, pas mécontente de s'offrir une petite cure de coquetterie !

« Cette grande capeline voilera un peu son visage », a dit Maman avec tristesse. Il est vrai qu'elle avait terriblement vieilli. En la revoyant j'avais eu un choc : j'avais gardé d'elle une tout autre image, et elle s'était voûtée au point de sembler bossue, paraissant plus que son âge. Voyant Maman mettre son chapeau pour sortir, elle avait eu cette remarque qui m'avait frappée : « Toujours jeune et jolie, ta Maman ». Mais sans aucune amertume dans la voix.

À peine une semaine écoulée, et déjà le départ. Maman et moi l'avons accompagnée à la gare de Perrache ; on avait pris un billet de quai, mais il n'autorisait pas à monter dans le wagon. On est donc restées là, devant la fenêtre du compartiment où elle s'était installée. Elle cherchait à l'ouvrir, mais cette maudite fenêtre résistait, sans doute bloquée. Et le pire c'est qu'elle bloquait aussi nos voix. Suzanne était là, derrière la vitre, avec son beau chapeau neuf, on voyait bouger ses lèvres, mais pas un son. Elle a fini par renoncer. C'était douloureusement symbolique : encore la coupure, le mur qui s'élevait… Elle nous envoyait des baisers, les larmes aux yeux…

C'est la dernière image. Nous ne l'avons pas revue.

Janvier 1964. Nous avions reçu une lettre inquiétante de Michel : sa mère avait eu ce qui était sans doute un AVC. Des nouvelles suivraient. Deux ou trois jours plus tard, je revenais de mon travail, il faisait un brouillard givrant magnifique. De la vitre du bus j'admirais les arbres bordant la voie, en pensant à ma tante et aux vers d'un de ses poèmes :

Et l'arbre neigeux qui balance
Ses lourds falbalas de silence.

Et là, il s'est passé en moi un phénomène étrange, plus jamais ressenti depuis. J'ai su, soudainement et avec certitude, que ma tante n'était plus. Et en arrivant à la maison j'ai trouvé ma mère en larmes et le télégramme annonçant sa mort.

Magali Robert, 24 août 2015